

Les Transformations de l'organisation de la recherche universitaire au Québec et au-delà :
Recension et contextualisation de quelques écrits.

Jean Bernatchez

Faculté des sciences de l'éducation
Université Laval
jean.bernatchez.1@ulaval.ca

Résumé

L'analyse des idées et des actions liées aux politiques publiques de l'organisation de la recherche universitaire au Québec suggère que ces politiques sont associées étroitement à un mouvement d'instrumentalisation croissante de la recherche, induit par une proximité plus grande entre l'université et le marché économique mondialisé. On entend par instrumentalisation d'un phénomène le fait de le mettre au service d'une idéologie, d'un pouvoir ou d'une finalité. Les universitaires relatent souvent leurs observations en ce sens, et certains ont fait l'exercice supplémentaire de formaliser par écrit leurs analyses. Dans le but d'identifier les concepts et les faits pertinents à la compréhension de la situation actuelle au plan des transformations de l'organisation de la recherche universitaire, au Québec et au-delà, les témoignages de Guy Rocher, Guy Bourgeault, Jean-Marc Fontan et Aline Giroux seront recensés et mis en contexte.

Introduction

Les universitaires partagent leurs expériences. Certains professeurs ont fait de plus l'exercice de formaliser par écrit leurs observations et de les interpréter à la lumière de concepts savants. Les témoignages de Guy Rocher (1997, 1998), Guy Bourgeault (2002, 2003), Jean-Marc Fontan (2000) et Aline Giroux (2002, 2006) permettent de dégager certains enjeux liés aux transformations de l'organisation de la recherche universitaire. Ils sont prétextes à l'identification d'éléments pertinents pour porter un éclairage sur la situation actuelle au plan des transformations de l'organisation de la recherche universitaire, au Québec et même au-delà.

Nous présenterons dans une première partie le point de vue de Guy Rocher, organisé autour du concept d'institution de Durkheim. Le témoignage de Guy Bourgeault, exposé dans une seconde partie, s'inspire de la thèse du conflit des facultés de Kant. Même s'ils sont critiques à l'égard du modèle actuel d'organisation de la recherche universitaire, Rocher et Bourgeault se défendent d'être nostalgiques. Le concept de « nostalgie universitaire » (*academic nostalgia*) servira d'amorce en troisième partie à la présentation des « idées d'université », c'est-à-dire les grandes conceptions historiques de ce que devrait être l'université. Au Québec, de nombreux universitaires sont aussi critiques du modèle actuel, qu'ils disent orienté vers les besoins du

marché économique. Nous présenterons la trame de ce discours critique en quatrième partie. Le point de vue de Jean-Marc Fontan, présenté en cinquième partie, s'inscrit dans cette trame. L'auteur a cependant adopté une approche pragmatique qui explique sa volonté de travailler avec les acteurs du terrain dans un contexte de recherche-action. Finalement, nous présenterons en sixième partie la thèse d'Aline Giroux qui questionne les finalités de l'université contemporaine, minées par l'idéologie de la performance. Elle explore les valeurs que cette université devrait plutôt incarner de son point de vue.

Rocher et le concept d'institution de Durkheim

Guy Rocher (1997), doyen actuel de la sociologie québécoise et professeur à l'Université de Montréal, s'inspire de Durkheim et de sa définition de ce qu'est une institution pour développer son argumentaire. Le concept d'« institution » renvoie à des usages établis, à la fonction régulatrice de conduites qui se répètent et à la production de signes, considérant que l'institution est aussi un réseau symbolique. Rocher observe qu'au Québec, les universités sont passées d'un type d'institution de la recherche universitaire à un autre, par petits sauts. « Nous avons vu une institution très faiblement régulatrice, peu interventionniste, dénuée de sanctions, fondée sur la confiance aux chercheurs, se transformer en une autre toujours plus régulatrice de la recherche et de la conduite des chercheurs, toujours plus structurante et encadrante de l'activité de recherche » (Rocher, 1997, p. 47). Rocher est critique de cette excessive régulation. Selon lui, l'idéologie de l'excellence a pour conséquence d'accroître la hiérarchie du système universitaire.

La référence de Rocher aux concepts d'institution et d'excellence nous rappelle la thèse de Readings (1996) pour qui l'excellence dans l'université contemporaine est synonyme de désinstitutionnalisation. Readings entend par là que l'université est passée du statut d'institution à celui d'organisation. S'appuyant sur ce constat, Villeneuve (1996) affirme que les universités contemporaines opèrent désormais dans un contexte de gestion. Giroux (2002, 2006) illustre cela en soutenant que l'université parle maintenant le jargon de la performance définie selon les lois de l'économie de marché. L'analogie qu'elle établit avec la *novlangue* de Orwell apporte un éclairage original sur les règles du *grantsmanship* (ou l'art de rédiger des demandes de subvention).

L'objet de la *novlangue* est de rétrécir le champ de la pensée. « La procédure d'enfermement de la pensée commence par la création d'un discours qui devient dominant parce qu'il est uniformément repris à tous les échelons de l'organisation, qu'il présente les choses à partir d'un seul point de vue » (Giroux, 2002, p. 147). Cette procédure exclut comme invalide tout contre-argument. Par exemple, au plan de l'enseignement, les étudiants sont devenus des clients ; l'université, guidée par la logique instrumentale, doit leur fournir un produit éducatif à la hauteur de leurs attentes. Au plan de la recherche, les professeurs sont devenus des experts ; guidés par la logique entrepreneuriale, ils doivent répondre aux besoins des entreprises et des organisations. Giroux évoque le côté visionnaire de Rocher qui s'inquiétait dès 1969 de l'influence des bailleurs de fonds et de la menace que cela faisait peser sur la recherche universitaire. Cette menace est celle de l'instrumentalisation de la recherche universitaire par le marché économique, à partir du moment où les principaux acteurs conviennent du caractère inéluctable des logiques instrumentale et entrepreneuriale.

Au plan empirique, Rocher a aussi dirigé une étude sur le financement de la recherche universitaire (Mulazzi, 1998) qui visait à analyser les effets structurants des politiques de la recherche universitaire. Il ressort de cette étude que des facteurs étrangers à la compétence scientifique surdéterminent les critères d'évaluation des organismes subventionnaires. Le climat de compétition engendre un clivage et une hiérarchie entre les professeurs alors que la culture productiviste ouvre la voie à des écarts au plan de l'éthique. Cette observation introduit la dimension éthique au sein du problème constaté de l'instrumentalisation de la recherche universitaire. Alors que la qualité des projets et des réalisations scientifiques étaient auparavant la variable sur laquelle reposait l'évaluation, des critères de pertinence économique et d'efficacité organisationnelle conditionnent maintenant le jugement des évaluateurs qui ne sont plus exclusivement des chercheurs (les pairs) mais aussi des utilisateurs des résultats de la recherche. Ces derniers ont généralement des motivations autres que scientifiques, ce qui explique que des facteurs étrangers à cette compétence déterminent les critères d'évaluation de la recherche par les organismes mandatés pour la financer. Rocher insiste sur la question du clivage entre les chercheurs et identifie une période s'amorçant avec la remise en question de l'État Providence qui consacre l'idée du partenariat intersectoriel. Cette idée aurait contribué à créer le clivage. D'un côté, il y a ceux qui tirent profit de la situation et la justifient, de l'autre, ceux qui s'y objectent ou s'y conforment sans enthousiasme.

Le témoignage de Guy Rocher est intéressant à plus d'un titre. Celui-ci a non seulement été un observateur attentif de l'évolution de la recherche universitaire au Québec mais aussi un acteur de premier plan, entre autres comme membre de la Commission Parent (1961-1966), président du Comité d'étude pour la création de l'Université du Québec à Montréal (1965-1966) et membre du groupe de travail MacDonald sur la recherche universitaire au Canada (1967-1974). Le rapport déposé par ce groupe a jeté les bases de la création des conseils subventionnaires fédéraux (CRSH et CRSNG).

Dans une perspective plus fondamentale, Rocher déplore les conséquences néfastes pour la recherche universitaire du passage du paradigme de la République de la science à celui de l'économie du savoir. Dans le cadre du paradigme de la République de la science, les universités disposaient d'un haut degré d'autonomie : « the pursuit of science by independent self-coordinated initiatives assures the most efficient possible organization of scientific progress (...) any authority which would undertake to direct the work of the scientist centrally would bring the progress of science virtually to a standstill » (Polanyi, 1962, p. 56). Le paradigme de l'économie du savoir s'actualise entre autres au travers ce que Gibbons, Limoges, Nowotny, Schwartzman, Scott et Trow (1994) appellent le nouveau mode de production des connaissances (*new production of knowledge*). La différence entre les deux modes réside dans le fait que la recherche, dans le cadre du nouveau mode, se situe en contexte d'application. Cela implique que l'émergence d'un programme de recherche est corrélée avec l'identification d'un problème et la demande plus ou moins explicite de sa résolution. Si, dans l'ancien mode, les réalisations étaient évaluées à travers le jugement des pairs, à partir de critères scientifiques et disciplinaires où la dimension de l'impact économique n'était pas prise en compte, par contre dans le nouveau mode, aux critères de qualité et de validité scientifiques s'ajoutent ceux de pertinence économique, sociale, politique, voire ceux d'efficacité.

Bourgeault et le conflit des facultés de Kant

Bourgeault (2003), professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Montréal, se réfère au conflit des facultés évoqué par Kant pour fonder son argumentaire. Ce conflit prend une forme actuelle, éclairée par Bourdieu qui soutient que les professeurs sont « distribués » selon les mêmes principes que les différentes fractions de la classe dominante. Les thèses du capitalisme universitaire (Slaughter et Leslie, 1997) et de l'université entrepreneuriale (Clark, 1998) suggèrent à Bourgeault l'idée que le rendement et la compétition sont au cœur de ce nouveau conflit qui divise les professeurs et les facultés sur la base de leur productivité. Celle-ci se mesure « à l'aune de la contribution de la recherche au développement de nouveaux brevets, dans ce qu'on appelle l'économie du savoir, au service du développement des entreprises (...), pour assurer leur compétitivité sur le marché mondialisé (...) » (Bourgeault, 2003, p. 244). Bourgeault croit cependant qu'un des rôles de l'université consiste à faire que la société ne soit pas asservie aux idéologies, qu'elles soient religieuses, politiques ou économiques. Il plaide pour le maintien de la tension entre la raison instrumentale et la raison de sens, tension placée sous le sceau de la pensée critique. Il évoque la dynamique du marché mondialisé qui ramène tout au rang de marchandise, une mondialisation élevée au rang de mythe.

Bourgeault (2002) identifie trois discours qui entretiennent ce mythe de la mondialisation et la nécessaire contribution du savoir à son accomplissement. Le discours des économistes affirme que la compétition mondiale exige des entreprises qu'elles soient compétitives. L'éducation et la formation sont les instruments de préparation et d'adaptation de la main-d'œuvre. Le discours des technologues de la communication postule que cet environnement mondial repose sur l'échange d'information. L'éducation et la formation permettent l'appropriation des codes et des instruments requis pour intégrer cette information. Le discours éthico-critique, sous le mode d'une dénonciation nuancée, reconnaît à la mondialisation certains torts mais mise sur l'éducation pour favoriser l'émergence d'une conscience critique qui inspirera l'action. Cela explique, selon lui, l'instrumentalisation du savoir au profit du marché économique mondialisé.

Bourgeault est aussi, comme Rocher, un universitaire d'expérience qui compte plus de 40 années de pratique professorale. Comme spécialiste de l'éthique, il a marqué de son action l'organisation de la recherche universitaire au Québec. Bourgeault et Rocher se défendent d'être nostalgiques, bien que cette caractéristique teinte leurs propos. La thèse de Ylijoki (2005) est intéressante à cet égard, elle qui a enquêté auprès de chercheurs seniors et observé cette forme de nostalgie (*academic nostalgia*), laquelle permet d'éclairer les problèmes et les tensions du présent. L'idéalisation du passé invite d'abord à se questionner sur les valeurs qui animent actuellement l'institution universitaire. Ces valeurs constituent « l'idée d'université », une idée qui se traduit par différents modèles conditionnant l'organisation de la recherche universitaire.

Les idées d'université

Le modèle anglais d'université développé par Newman exclut la recherche. Cette caractéristique fait en sorte de rendre légitime le choix de certaines universités qui ont historiquement marginalisé cette dimension de la mission universitaire contemporaine. Elles peuvent elles aussi prétendre au statut d'université. D'ailleurs, le modèle du professeur-chercheur ne commence à faire son apparition dans les universités québécoises qu'à compter de la fin du XIXe siècle,

d'abord à l'Université McGill puis, à compter de 1920, à l'Université Laval et à l'Université de Montréal.

Selon le modèle anglais, l'université n'est pas un lieu de recherche car elle doit orienter son action vers la formation des étudiants. Cette formation doit être fondamentale. Newman déconsidère le savoir immédiatement utile dans la perspective de l'exercice d'une profession. L'université idéale est pour lui « éducation de l'esprit formé par l'étude d'une ou plusieurs disciplines ardues qu'il a partagée avec d'autres étudiants et avec ses maîtres, pour être apte à juger toute variété de savoir nouveau et par là même tendre vers une authentique appréhension du monde entier et de l'homme » (Chadwick, 1989, p. 82). La recherche doit se faire ailleurs qu'à l'université mais ses résultats peuvent inspirer l'enseignement universitaire. Quelques universités s'identifient toujours partiellement à cette tradition de « l'éducation libérale » (*liberal education*), entre autres l'Université Bishop's. Cependant, ce modèle classique a presque complètement été déclassé. Il est possible par contre d'identifier certaines filiations avec ce modèle dans le cas de troncs communs des programmes universitaires de premier cycle.

Humboldt, fondateur de l'Université de Berlin en 1810, propose le modèle allemand qui implique la combinaison de l'enseignement et de la recherche, leur autonomie par rapport aux contraintes politiques et économiques, la formation par la recherche et la division facultaire. Les universités contemporaines se réclament de l'héritage humboldtien aux chapitres de leur organisation (la division facultaire) et de la combinaison de l'enseignement et de la recherche. Elles s'en éloignent toutefois en ce qui a trait à la question de l'autonomie. La recherche universitaire actuelle, devenue facteur de production, ne peut plus être formative au sens humboldtien de *bildung*, concept qui associe étroitement culture et formation (Renault, 1995). De plus, la notion d'utilité est inhérente à la recherche universitaire actuelle, contribuant ainsi à associer davantage le modèle à la conception étasunienne, qui évolue au gré des conjonctures.

Cette conception étasunienne, hybride des genres précédents mais les transgressant au chapitre de l'utilitarisme, s'est développée de façon progressive. Elle évolue au rythme des conjonctures pour s'adapter aux contraintes et aux opportunités du moment et du lieu. Elle naît de l'expérience des deux derniers siècles aux États-Unis. Kerr (1963) illustre cette évolution. Le rôle des chefs d'établissement y est aussi déterminant que celui des deux mouvements qui allaient contribuer à définir la conception. Les présidents d'universités étaient en effet responsables d'identifier la mission de leur université.

Le premier mouvement débute avec le *Morill Act* de 1862 qui permet la création des universités d'État à vocation démocratique, préparant à l'exercice des professions. Le second mouvement est initié par le soutien accordé à la recherche universitaire par le gouvernement fédéral à compter de la Seconde Guerre mondiale. La « multiuniversité » (*multiversity*) se développe ensuite progressivement. Ce concept évoque un univers fractionné en de multiples éléments. Ce n'est pas là un idéal aux yeux de Kerr mais un modèle qu'il construit à partir de ses observations à l'Université de la Californie, dont il est le président. Son idéal se définit plutôt de manière éclectique : « A university anywhere can aim no higher than to be as British as possible for the sake of the undergraduates, as German as possible for the sake of the graduates and the research personnel, as American as possible for the sake of the public at large – and as confused as possible for the sake of the preservation of the whole uneasy balance » (Kerr, 1963, p. 18). Il plaide ainsi pour une forme de coexistence dynamique de ces trois grandes idées d'université. La

lecture de son livre, publié en 1963, surprend par son actualité, considérant la situation des universités canadiennes, en décalage par rapport à leurs homologues des États-Unis : frais indirects de recherche, activités de consultation, industrie du savoir, regroupements d'universités afin de partager leurs infrastructures.

Autre figure de proue de cette conception, Clark (1998) a relevé dans certaines universités les traits d'une culture entrepreneuriale. Ce modèle reflète la volonté d'adaptation des universités aux règles et aux pratiques caractérisées par la volonté de performance. Gibbons (1998) croit quant à lui que la pertinence des activités de l'enseignement supérieur va devenir un attribut dont la preuve devra être faite de façon continue : « cette vision de la pertinence de l'université, jugée principalement à l'aune de sa contribution au développement économique, constitue un changement radical par rapport au point de vue et aux valeurs défendues naguère par les disciples de Humboldt et Newman » (Gibbons, 1998, p. 2). L'université actuelle dite « de classe mondiale », dont les déclinaisons figurent en bonne place des palmarès mondiaux, s'inspire du modèle étasunien, un hybride des modèles anglais et allemand mais qui les transgresse au chapitre de la nécessité de pertinence économique et sociale.

La trame du discours critique actuel

L'adhésion ou non des universités québécoises à ce modèle étasunien est la trame principale qui alimente le discours critique de plusieurs universitaires. Labelle (2002) croit que la plupart des écrits consacrés à la crise de l'université répète les mêmes observations : la distance entre l'université et le marché économique mondialisé disparaît ; l'université s'éloigne de sa vocation humaniste et renonce à former des esprits éclairés pour se conformer à son rôle d'usine à diplômes professionnels. Il juge que la société québécoise n'a plus la capacité d'entretenir un dialogue à ce sujet : « Plutôt que des discours qui s'entrechoquent, se contredisent, entrent en débat, en discussion, il y a apparemment d'un côté la critique, qui se répète à force de ne pas être entendue, de l'autre une véritable langue de bois totalement imperméable, complètement fermée sur elle-même » (Labelle, 2002, p. 427). Il est vrai que les universitaires québécois partisans du modèle étasunien se montrent très discrets.

Freitag (1995) à son tour s'intéresse à la dimension institutionnelle de l'université, car pour lui, il s'agit avant tout d'une institution et non d'une organisation. Comme l'évoque Rocher, une institution est définie par sa finalité, ce qui implique une légitimité et une autonomie. A contrario, une organisation est définie par les moyens mis en œuvre pour atteindre un but. Or, dans l'université actuelle, le savoir-faire instrumental compte avant tout, et l'efficacité organisationnelle est devenue la finalité. Pour Freitag, une orientation universitaire de la recherche commanderait de laisser à des instances extra universitaires les recherches pragmatiques et utilitaires visant à répondre à des besoins ponctuels de connaissances.

Gagné (2005) s'inspire de Freitag et pousse le raisonnement jusqu'à dégager les axes du programme de réforme de l'université, défini par des organismes comme l'OCDE et la Banque mondiale. Les théories du Nouveau Management Public sont mises à contribution afin de revoir l'organisation de l'institution universitaire selon les modalités du nouveau mode de production des connaissances évoqué plus tôt. Gagné (2005) ramène à trois traits principaux l'orientation de l'université du XXI^e siècle : « l'université doit être ordonnée par sa fonction de recherche plutôt que par sa fonction d'enseignement ; la recherche doit viser l'innovation plutôt que la synthèse ;

l'innovation doit procéder sur le terrain des connaissances appliquées plutôt que sur celui du savoir théorique » (p. 39). Ces traits sont selon lui les axes d'un programme pour *managers* visant à inféoder les universités aux besoins du marché mondialisé.

Gingras (2004) attribue ces discours alarmistes à une méconnaissance de l'histoire, voire à une vision mythique de la mission de l'université. « La réflexion des dix dernières années sur les transformations actuelles de l'université n'a pas toujours été sobre et fondée sur une analyse posée de l'histoire de cette institution presque millénaire » (Gingras, 2004, p. 13). Les grands ouvrages consacrés à l'histoire des universités tendent à lui donner raison. On y apprend entre autres que réalités institutionnelle et organisationnelle se sont toujours bousculées aux portes de l'université qui, à différentes époques, a actualisé sa mission par la réinvention continue de différents compromis à la faveur d'une durée, comme en témoigne Ardoino (1999).

Rappelons d'abord, à l'instar de Gingras, que le terme *universitas* signifie corporation et que les premières universités visaient à former des professionnels. Précisons que les universités ont toujours entretenu d'étroites relations avec l'Église et l'État. Insistons enfin sur le fait que l'université a toujours répondu aux demandes externes par différentes adaptations au prix parfois de la disparition de certains établissements : « La tension entre le désir d'autonomie de l'université et les tentatives de contrôle par l'État (et auparavant par l'Église) a toujours existé et constitue une caractéristique fondamentale et inscrite dans la longue durée de l'histoire des universités dont la vie propre (interne) n'est pas séparable de la vie sociale (externe) » (Gingras, 2004, p. 14). C'est dire par là que les tensions vécues actuellement du point de vue de ses rapports avec les autres institutions sociales ne sont pas propres à l'université contemporaine. Elles ont toujours existé. Il n'y a pas, en conséquence, un âge d'or de l'université, une idée souvent évoquée par les auteurs critiques du modèle actuel, comme Freitag et Gagné, par exemple.

À l'échelle de l'histoire millénaire des universités, la mission de transfert scientifique, inhérente au phénomène d'instrumentalisation de la recherche universitaire, est cependant récente. Son émergence consacre une rupture, voire une révolution. L'institution universitaire, autonome et stable en ce sens qu'elle préexiste à ses membres et qu'elle subsiste après eux (Reboul, 1992), demeure soumise à des règles explicites (les instructions) et implicites (les traditions) qui limitent la contrainte tout en la légitimant. Deux de ces règles résistent à l'épreuve de l'histoire. L'université a toujours été liée à l'idée associative. À l'origine, les étudiants se sont regroupés. Ensuite, maîtres et élèves l'ont fait. Ils se sont donnés des normes pour assurer l'entraide mutuelle, garantir leur protection face aux menaces de l'extérieur (le savoir présentait parfois un aspect hérétique) et régler l'exercice autonome de l'activité qui était leur raison d'être : l'étude (Charle et Verger, 1994). Les fonctions de l'étude ont varié et se sont confondues : savoir utile en lui-même, utile à l'exercice d'une profession, préalable à une position sociale ou la consacrant. Ces deux règles ont cependant toujours coexisté : l'idée d'association renvoie à une logique organisationnelle ; la finalité éducative s'inscrit dans la logique institutionnelle.

Une rupture apparaît au XIX^e siècle avec une importante actualisation de la mission de l'université : c'est la première révolution universitaire. Jusque-là, le savoir universitaire se présentait comme une masse de vérités révélées et marquées souvent du sceau religieux. Il n'était pas possible de questionner ce savoir. La recherche n'était pas une réalité signifiante comme le souligne Verger (1981) : « Outre que les notions mêmes de recherche et de découvertes

scientifiques n'étaient guère familières aux hommes de ce temps, l'idée que les universités auraient pu promouvoir l'association féconde de l'enseignement et de la recherche (...) leur était (...) carrément étrangère » (p. 266). Cela est vrai depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle. Les sciences et les techniques s'étaient alors développées hors de l'université, au sein d'académies ou par l'action d'individus commandités par des mécènes (Boorstin, 1986). Lorsque s'estompe l'amateurisme scientifique, l'activité de recherche intègre graduellement l'université sous l'impulsion du modèle humboldtien. À cette époque, les universités Harvard et Columbia aux États-Unis commencent à considérer la recherche comme une dimension essentielle de leur mission. Vers la fin du XIX^e siècle, les universités de Chicago et John Hopkins « donnent à cette perspective un élan décisif » (Crespo, 2003, p. 380), favorisant ainsi le développement du modèle étasunien d'université qui allait intégrer la dimension utilitariste.

Une seconde rupture intervient au XX^e siècle, aux États-Unis d'abord. C'est la seconde révolution universitaire. Vannevar Bush consacre le modèle. Hottois (2004) l'associe à une conception linéaire des relations entre science et société marquée par ces caractéristiques : la recherche fondamentale, libre et financée par l'État, doit se faire à l'université ; elle permet la réalisation de produits utiles au développement d'entreprises qui contribueront au plein emploi. Il s'agit là d'une autre actualisation de la mission universitaire. Certes, les universités avaient toujours entretenu d'étroites relations avec l'Église et l'État. Cependant, ce moment aux États-Unis, qui est aussi celui de l'émergence des politiques scientifiques nationales, consacre la mission de transfert scientifique qui se résume à cette idée : la transmission à des usagers de savoirs et de savoir-faire scientifiques utiles. La mission de transfert scientifique de l'université se précise au cours de la seconde moitié du XX^e siècle avec le modèle de la multiuniversité, archétype de ce qu'est maintenant l'université de classe mondiale.

Fontan et le projet modernisateur à rationalité économique

Jean-Marc Fontan (2000), professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal, traite pour sa part de la transformation de l'organisation de la recherche universitaire au Québec en s'inspirant d'auteurs classiques (Schumpeter, Dewey), contemporains (Giddens, Touraine) et de son expérience de chercheur subventionné explorant la voie de l'innovation sociale. Il croit que l'université a adopté les valeurs d'un projet modernisateur obéissant à une rationalité économique. Fontan (2000) observe cette modification des valeurs dans la taylorisation de ses activités et la quête d'efficacité, notamment lorsqu'il écrit : « Concurrence oblige, l'université s'est transformée en une organisation économique soumise à l'exigence de rentabilité et ayant l'obligation d'afficher une bonne productivité » (p. 81). Dès le XIX^e siècle, Dewey avait anticipé les dangers qui guettent une institution associée de trop près aux besoins et aux intérêts des pouvoirs politiques ou économiques. L'autonomie institutionnelle et la liberté académique sont garantes de la fonction civilisatrice de l'institution, au détriment de la fonction purement utilitariste.

Fontan observe que le mode de fonctionnement des sciences naturelles a colonisé les autres domaines. Cela décourage la recherche individuelle et favorise la recherche collective. Les chercheurs œuvrent sur des segments de la chaîne de connaissance et sont des experts offrant une variété de produits et de services : « nous en sommes arrivés à un point où la rationalité et la nécessité économiques sont devenues hégémoniques et traversent l'ensemble des différents espaces civilisationnels de la planète. L'universitaire (...) de Montréal ou de Tokyo (...) n'a

guère d'autres choix que d'adhérer à l'ordre cognitif et comportemental hégémonique de l'heure » (Fontan, 2000, p. 83).

Fontan tempère le déterminisme de cette thèse par la reconnaissance d'îlots de résistance. Il relève une critique radicale qui en appelle à une révolution semblable à celle de l'Antiquité. Cette révolution avait instauré la dynamique qui a conduit à la modernité. Au chapitre des utopies, il fait une analogie entre le contrat national, fondateur de l'État-nation, et ce que certains proposent comme des contrats mondiaux. Le Groupe de Lisbonne par exemple retient quelques contrats, structurants du point de vue de la production du savoir. La suppression des inégalités, le dialogue entre les cultures, l'instauration d'un système de gouvernance mondiale et le développement durable devraient être, par exemple, les chantiers privilégiés de l'université contemporaine.

Fontan fait référence aussi aux intellectuels qui proposent des utopies réalistes. Giddens avec sa troisième voie a inspiré les politiques de la Grande-Bretagne de Tony Blair. Touraine suggère de redéfinir, au-delà du marché, une politique du possible, proposition à laquelle était sensible la candidate socialiste à la présidence de France, Ségolène Royal. Giddens et Touraine invitent les sociétés à adopter un paradigme intermédiaire visant à socialiser en douceur le capitalisme, confirmant d'un même souffle sa légitimité.

Fontan présente son expérience de chercheur engagé privilégiant une approche pragmatique du changement, ce qui explique sa volonté de travailler avec les acteurs du terrain au travers la recherche-action, dans une perspective d'innovation sociale. « Par recherche-action, j'entends un processus de recherche construit avec des acteurs sur le terrain autour de préoccupations ou d'interrogations rejoignant des objectifs pratiques et universitaires » (Fontan, 2000, p. 88). L'utilité de cette recherche et la volonté de partenariat sont reconnus par les organismes subventionnaires mais les réalisations afférentes sont souvent évaluées à partir d'indicateurs associés au paradigme dominant de la recherche universitaire, alors que Fontan s'inspire plutôt d'un paradigme alternatif. Les évaluateurs s'attardent sur la performance des chercheurs en privilégiant les indicateurs quantitatifs (nombre de publications et de subventions) alors que Fontan souhaiterait qu'ils se penchent plutôt sur la dimension qualitative de son travail, c'est-à-dire l'impact social que les résultats de ses recherches peuvent produire.

Giroux et l'idéologie de la performance

Dans une perspective plus fondamentale, Aline Giroux (2006), professeure de philosophie de l'éducation à l'Université d'Ottawa, s'intéresse elle aussi au phénomène de la performance, qu'elle associe à une idéologie. Elle utilise comme vecteur de son essai la figure de Faust, l'homme de savoir qui vend son âme au diable contre la satisfaction d'une science certaine. Elle reconnaît que l'État a la responsabilité d'assurer la compétitivité du pays mais remet en question le fait que l'université vive sous la tutelle du marché mondialisé. Elle amorce son propos par une revue du projet de modernisation de l'université occidentale qui se comprend à la lumière de l'idéalisme allemand, un nom générique donné à plusieurs philosophies de l'Allemagne des XVIII^e et XIX^e siècles. Elles ont en commun de proposer un système où chaque partie du réel doit être conceptualisée puis située par rapport aux autres. La Raison (l'intellect et le jugement) est le maître d'œuvre de cette totalité.

L'idée l'université est évoquée à travers Fichte : l'étude sert à appliquer la connaissance aux situations concrètes. L'université et les diplômés doivent être intégrés à une totalité qui transcende l'individu et l'institution, celle de la nation et de son incarnation dans l'État. Schleiermacher verse par contre dans le courant libéral et croit que chaque individu est souverain d'esprit, qu'il a le droit à l'individualité. Il réclame l'autonomie personnelle et celle de l'université à l'égard du projet politique. Hegel rejette ces idées libérales et récuse les revendications en faveur de l'originalité et de l'autonomie. L'université doit permettre d'acquérir un corpus de connaissances établies et précises. Humboldt prône l'intégration des activités de recherche en vue de la formation de savants. Il s'oppose aux exigences d'utilité à la société. Toutes ces personnes et philosophies s'affrontent, se confondent et se lient dans le modèle allemand qui a inspiré l'université actuelle de classe mondiale. L'âme de l'université, caractérisée par ces influences, est dès lors sensible aux séductions du pouvoir. Quelle est la juste relation entre le savoir et le pouvoir ? Tour à tour, Nietzsche, Weber et Heidegger tenteront une réponse. Celle de Heidegger, recteur de l'Université de Berlin en 1933, sera sous le signe de la soumission du savoir universitaire à l'idéal politique nazi.

Giroux fait ensuite le lien entre l'université contemporaine et l'idéologie de la performance. Cette volonté de performance est effectivement idéologie même si les sociétés se présentent maintenant comme étant post idéologiques du fait qu'elles ont rompu avec les grandes utopies mobilisatrices. D'ailleurs, l'idée du dépassement des idéologies fait partie du mythe fondateur de la modernité, comme le soutient Vachet (1988). C'est par le biais du langage importé du monde des affaires que s'impose l'idéologie de la performance présentée comme une vertu : seuls ceux qui ne s'imposent pas cette rigueur la critiquent. Ce discours, repris à tous les échelons de l'organisation universitaire, se présente comme la *novlangue* évoquée plus tôt, qui rétrécit le champ de la pensée et exclut comme invalide tout contre argument.

Giroux questionne les finalités de l'université et explore les valeurs qu'elle devrait incarner. Il n'est pas question de retourner aux modèles de Newman et de Humboldt. Les finalités de la multiuniversité, soit la production et la diffusion de savoirs utiles, caractérisent le modèle actuel qui se présente cependant comme un instrument de la grande entreprise. Elle est sensible à ce que Readings (1996) avance comme solution : l'université doit être une « communauté de dissension » (*community of dissensus*). Sa raison d'être est la fonction critique : « La liberté d'expression des professeurs et des étudiants, de même que l'autonomie pédagogique, administrative et financière de l'université sont (...) autant d'expressions (...) de la fonction critique, de cette responsabilité à l'égard de la recherche du savoir » (Giroux, 2006, p. 230). Les universitaires doivent selon elle prendre conscience de la dictature du marché et œuvrer au projet d'éducation « libérante » et au service public.

Giroux reconnaît que l'université doit s'adapter au changement. Cela veut dire promouvoir sa contribution au progrès et viser la symbiose de l'enseignement et de la recherche pour les mettre au service de la création. Cela veut aussi dire que l'université doit s'adapter à la société et qu'elle doit adapter la société à elle en la nourrissant d'une culture universelle qui n'est pas faite pour le provisoire bien qu'elle soit utile maintenant. Cela passe par l'autonomie individuelle et institutionnelle, une recherche universitaire ouverte et plurielle et l'éthique de la connaissance.

Conclusion

L'analyse des idées et des actions liées aux politiques publiques de l'organisation de la recherche universitaire au Québec suggère que ces politiques sont associées étroitement à un mouvement d'instrumentalisation croissante de la recherche, induit par une proximité plus grande entre l'université et le marché économique mondialisé. C'est le sens des transformations que nous avons observées empiriquement dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur les politiques publiques de l'organisation de la recherche universitaire au Québec (Bernatchez, à paraître en 2008). C'est aussi le sens des témoignages livrés par Guy Rocher, Guy Bourgeault, Jean-Marc Fontan et Aline Giroux, qui nous ont initialement conduits sur cette piste. Le déterminisme de cette thèse peut être tempéré par la reconnaissance d'îlots de résistance, par le fait que l'université, envers et contre tous, demeure une « communauté de dissension ». En font foi les critiques des universitaires dont nous avons livré le témoignage. Par leur discours, ils résistent au mouvement d'instrumentalisation de la recherche universitaire. Ils contribuent aussi à (ré)instaurer, par leur action et leur carrière, un mouvement alternatif qui s'inspire d'une conception plus humaniste et anthropocentrique de l'idée d'université.

Bibliographie

- Ardoino, J. (1999). La complexité. In Morin, E. (Ed.), *Relier les connaissances. Le défi du XXI^e siècle* (pp. 442-450). Paris: Seuil.
- Bernatchez, J. (à paraître en 2008). *Référentiels et dynamiques des politiques publiques de l'organisation de la recherche universitaire au Québec*. Thèse de doctorat de la faculté des sciences de l'éducation: Université Laval.
- Boorstin, D. (1986). *Les découvreurs*. Paris: Robert Laffont.
- Bourgeault, G. (2003). L'université aujourd'hui, comme hier ? Le regard d'Emmanuel Kant sur l'université... 200 ans plus tard. *Revue des sciences de l'éducation*, 29, 237-252.
- Bourgeault, G. (2002). Et s'il fallait faire le deuil des finalités... Pour un débat permanent sur les visées en matière d'éducation et de formation. *Éducation et francophonie*, 30, 1, 187-198.
- Chadwick, O. (1989). *Newman*. Paris: Les Éditions du Cerf.
- Charle, C. & Verger, J. (1994). *Histoire des universités*. Paris: PUF.
- Clark, B. (1998). *Creating entrepreneurial universitie.: Organizational pathways of transformation*. New York: IAU Press.
- Crespo, M. (2003). Une nouvelle révolution universitaire ? L'échange des rôles de la triade université-entreprise-État. *Revue des sciences de l'éducation*, 29, 2, 375-396.
- Fontan, J.-M. (2000). De l'intellectuel critique au professionnel de service. Radioscopie de l'universitaire engagé. *Cahiers de recherche sociologique*, 34, 79-97.
- Freitag, M. (1995). *Le naufrage de l'université*. Montréal et Paris: Nuit blanche et La Découverte.
- Gagné, G. (2005). La restructuration de l'université: son programme et ses accessoires. *Société*, 24-25, 31-53.
- Gibbons, M. (1998). *L'enseignement supérieur au XXI^e siècle*. Washington: Banque mondiale.
- Gibbons, M. & al. (1994). *The new production of knowledge: the dynamics of science and research in contemporary societies*. London: Sage Publications.
- Gingras, Y. (2004). L'université en mouvement. *Égalité*, 50, 13-28.
- Giroux, A. (2006). *Le pacte faustien de l'université*. Montréal: Liber.
- Giroux, A. (2002). À l'université révolutionnée, le *Newspeak* de la performance. *Éducation et francophonie*, 30, 1, 144-157.
- Hottois, G. (2004). La science contemporaine entre valeurs modernes et postmodernité. *Science et conscience européennes*, Paris, 25-27 novembre.
- Kerr, C. (1963). *The uses of the university*. Cambridge: Harvard University Press.
- Labelle, G. (2002). Compte rendu du livre de Pierre Hébert: La nouvelle université guerrière. *Recherches sociographiques*, 43, 2, 427-429.
- Mulazzi, P. (1998). *L'argent et le savoir: enquête sur la recherche universitaire*. Montréal, Hurtubise: HMH.
- Polanyi, M. (1962). The republic of science: Its political and economic theory. *Minerva*, 1, 1, 54-73.
- Reading, B. (1996). *University in ruins*. Cambridge: Harvard University Press.
- Reboul, O. (1992). *La philosophie de l'éducation*. Paris: PUF.
- Renaut, A. (1995). *Les révolutions de l'université. Essai sur la modernisation de la culture*. Paris: Calmann-Lévy.
- Rocher, G. (1998). Avant-propos et conclusion. In Mulazzi P. (Dir.). *L'argent et le savoir : enquête sur la recherche universitaire* (pp. 13-18 & 165-170). Montréal: Hurtubise HMH.

- Rocher, G. (1997). Évolution de l'institution régulatrice de la recherche. In Turmel, A. (Ed.). *Culture, institution et savoir. Culture française d'Amérique* (pp. 45-55). Ste-Foy: Presses de l'Université Laval.
- Slaughter, S. & Leslie, L. (1997). *Academic capitalism: Politics, policies and the entrepreneurial university*. Baltimore: John Hopkins University Press.
- Vachet, A. (1988). *L'idéologie libérale: l'individu et sa propriété*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- Verger, J. (1981). Les universités à l'époque moderne. In Mialaret, G & et Vial J. (Eds.). *Histoire mondiale de l'éducation* (pp. 247-271). Paris: PUF.
- Villeneuve, J. (1996). Sifflements dans l'obscurité. L'événementialité de Bill Readings. *Surfaces*, 6, 209, 5-31.
- Ylijoki, O.-H. (2005). Academic nostalgia: A narrative approach to academic work. *Human Relations*, 58, 5, 555-576.